



ACCES PALUSTRE, I PRESUME ?

F.J. LOUIS

• Travail de l'Organisation mondiale de la santé, CDS/CDE/ZFK (F.J.L., Médecin), Yaoundé, Cameroun.

Med Trop 2005 ; **65** : 303

Après avoir retrouvé Livingstone puis traversé l'Afrique de Zanzibar à l'Atlantique, Henry Morton Stanley (Fig. 1) entreprend, sur mandat de Sa Majesté Léopold II, roi des Belges, la construction d'une route qui doit relier l'Atlantique au Stanley Pool, le long des cataractes qui interdisent la navigation entre l'océan et Kinshasa. Les travaux dureront cinq années, de 1879 à 1884, au cours desquelles Stanley perdra de nombreux compagnons. Lui-même est atteint de ce qui est peut-être un accès palustre sévère, qui manque de l'emporter.

« A quoi attribuer la maladie dont j'éprouvai les premiers symptômes quatre jours après mon arrivée à Manyanga ? [...] Je l'ignore. Quoiqu'il en soit, je me sentis subitement atteint de la fièvre ; le premier jour, toutefois, la maladie ne me tourmentait pas assez pour m'empêcher d'assister à une importante palabre, au cours de laquelle les principaux chefs de Manyanga, réunis au camp, me promirent de s'entendre avec moi, dans une entrevue ultérieure, au sujet de notre installation définitive dans la région.

Le 6 mai, ma fièvre repartit, plus intense. Je dus m'aliter et les chefs indigènes retournèrent à leurs villages, sans avoir pu avoir avec moi la grande entrevue projetée.

Ce fut pis encore le lendemain. La maladie s'accroissait considérablement. [...] Le jour suivant, toutefois, l'inquiétude commença à s'emparer de moi, car la fièvre progressait violemment, en dépit des nombreux médicaments que j'absorbais.

Le 9 mai, des nausées se produisirent pendant toute la journée. [...]

La fièvre continua à m'accabler jusque dans la matinée du huitième jour. Elle me laissa alors un instant de répit dont je profitai pour m'administrer vingt grains de quinine, dissous dans de l'acide hydrobromique [...]. Cette puissante médication eut pour effet de me troubler la cervelle et de jeter le désordre dans mes idées.

En retrouvant ma lucidité, j'éprouvai une grande faiblesse. Mais craignant une nouvelle rechute, j'absorbai avidement trente grains de quinine préparés comme la première fois. Il était temps, car je ne tardai pas à perdre de nouveau la notion de ce qui se passait autour de moi et à tomber dans l'abîme du rêve.

Pendant six longs jours, la fièvre se maintint au même degré. Toutes les vingt-quatre heures se produisait une courte accalmie pendant laquelle je voyais et entendais clairement ce qui se faisait et se disait autour de moi. [...]

Le quatorzième jour, je me sentais tellement épuisé qu'il m'était impossible de lever les bras ou de me mettre sur mon séant sans le secours d'autrui. Je restais là sans force et sans nerfs. [...] Après chaque dose de quinine, portée désormais à cinquante grains, je sentais mon cerveau battre sur l'oreiller avec un bruit de tambour, et, peu à peu, je retombais dans l'inconscience et dans l'oubli du mal qui me dévorait.

Le 20 mai, vers sept heures du matin, la maladie parut atteindre son apogée. [...] Un sombre pressentiment m'assaillit. La crise était venue, la mort ne pouvait être loin. [...] Je priai Mabrouki d'aller appeler tout mon monde, Européens et Zanzibarites. [...] Pendant son absence, Doualla me versa dans la bouche soixante grains de quinine dissous dans du vin de Madère et de l'acide hydrobromique. [...]

[...] Quelques instants après, [...] je distinguai les silhouettes des hommes assis en demi-cercle devant moi. Mes camarades européens se plaçant au pied du lit. [...] Mes lèvres se refusèrent à prononcer les mots que je cherchais à faire entendre. Enfin, après un suprême effort, je triomphai, mes lèvres formulèrent nettement la phrase voulue et il en résulta pour moi un tel soulagement que ce cri s'échappa de ma bouche : « Sauvé ! » Puis [...] une syncope de plusieurs heures détruit toute espèce de sensation.

[...] Le jour suivant, [...] toute ma personne était courbaturée et affectée comme d'un tremblement sénile. [...] A peine réveillé, j'éprouvai le désir de manger ainsi qu'une sorte d'aversion pour toute espèce de médicaments. [...] Le capitaine Baconnier, que je fis appeler [...] déféra à mon désir et aida même à préparer le potage. Une heure après, je redemandai à manger et devins tout à fait vorace. [...]

Le 30 mai, tout danger était [...] écarté [...] mais, étant terriblement ébranlé par la maladie, il me fallait du temps pour me rétablir. [...]

[...] Le 4 juin, je pus m'habiller et rester assis une grande partie de la journée sous ma tente.

[...] Mes jambes n'étaient plus que deux bâtons soutenant un corps décharné, et les quelques pas qu'il leur fallait faire pour passer du lit au fauteuil prenaient les proportions d'un véritable labeur. Cependant, les courriers de six mois de date apportés par la baleinière m'assignaient de nouveaux devoirs, de nouveaux travaux [...] ■



Figure 1 - H. M. Stanley.